Un vrai roman [1]

Il n'est jamais inutile de faire le point sur sa vie. D'abord pour soi. Ensuite pour les autres. Lire les biographies d'artistes apprend à exister plus profondément, et si les plus intéressantes sont celles écrites par les artistes eux-mêmes, les plus somptueuses sont les autobiographies d'écrivains. Elles sont rares, mais en voici une, méthodique et lumineuse, sous-titrée "Mémoires", que l'on doit à l'écrivain contemporain Philippe Sollers [2].

Sollers est un écrivain prolifique et une célébrité. Né en 1936 à Bordeaux, premier roman à 21 ans, création à 24 ans de la revue *Tel Quel* (1960-1982) qui sera un des hauts-lieux de l'avant-garde poétique et sociologique et qui imposera ou réhabilitera de nombreux auteurs (de Lautréamont à Georges Bataille, en passant par Dante ou Roland Barthes), puis de la revue *L'Infini* (1983), auteur de romans phares (*Drame, Paradis, Femmes, La Fête à*

[1] *Un vrai roman, Mémoires*, de Philippe Sollers. 2007, Plon, 352 p., 21 €

[2] Un autre regard, mais moins intéressant car plus distancié, est celui de la biographie écrite par Gérard de Cortanze : *Sollers, Vérités et légendes*, 2007, Gallimard, Folio, 423 p., 7,20 €

Venise, Une vie divine), grand amateur de peinture et critique d'art réputé, chroniqueur dans les journaux et auteur de centaines de petites monographies sur les grands écrivains [3], très présent dans le débat intellectuel et politique depuis près de cinquante ans, y compris à la télévision et à la radio.

Voici donc le document que tout le monde attendait : le texte dans lequel l'auteur explique ce qu'il a vécu et surtout ce que la vie lui a enseigné. Et la vie lui enseigne très tôt : le jeune Philippe Joyaux, qui prendra plus tard le pseudonyme de Sollers (du latin *Sollus*, "tout entier art"), comprend immédiatement que le reste du monde veut le jeter en prison. Il s'organise donc pour se protéger. Il se méfie d'abord de la religion (même s'il reste aujourd'hui encore catholique par conviction esthétique et théologique), de la famille, et du système économique (intuition marxiste). Il prend appui, ensuite, par la grâce du ciel, sur l'aide sexuelle que lui accordent très tôt les femmes.

Un vrai roman est une sorte de mode d'emploi de la vie, dont le passage central est la leçon de Nietzsche : *« La liberté conquise ? Ne plus avoir honte de soi-même. »* et Sollers commente : *« J'ai toujours été très peu doué pour la honte, et je dois constater que des personnes et des milieux très différents, voire opposés, ont beaucoup fait pour me l'insuffler. Ça m'a étonné quelquefois, plus maintenant, mais c'est la clé. »*

Sollers voyage beaucoup, est anglophile (tous les bordelais le sont), mais également amoureux de l'Italie, et finalement de toute l'Europe, et de New-York, et de la Chine dont il visitera jusqu'aux derniers recoins dès les années 1970. Il lit continuellement et il a sans cesse en tête des citations d'écrivains, des adages chinois ou grecs, et aussi ses propres adages qui tombent comme des couperets au fil du livre. Sur la religion pour le jeune croyant bordelais : *« Hélas, l'église est laide »* ; sur l'embrigadement dans le travail et la soi-disant nécessité d'avoir un emploi salarié au sortir de l'adolescence : *« Qui ne veut pas se faire prendre n'est pas pris »* ; sur les limites du pacifisme dans la vie courante : *« Si on me cherche on me trouve »* ; sur son but dans la vie : *« [Faire], là où ça coince, le maximum de dégâts »* ; à propos de la vie quotidienne de l'écrivain — et les auteurs bientôt quadragénaires confirment

[3] Réunies en édition de poche, notamment dans *Éloge de l'Infini*, 2003, Gallimard, Folio, 1169 p., 11 €

l'actualité du constat — : *« Écrire est reposant, publier est crevant »* ; sur la magie de passer précisément ses journées à écrire, cette douceur sans nom, jouissance inégalée, Sollers note : *« La réalité tue, la fiction sauve »* ; sur le bilan d'une vie : *« Échouer n'est pas grave : le véritable échec consiste à ne rien tenter »* ; sur la dérive raciste de notre pays depuis quelques années : *« La France était très moisie, / Elle méritait Sarkozy »* ; et enfin comme conclusion provisoire : *« Que tout le monde prenne ses risques. J'ai pris les miens, c'est bien le moins »*.

Lire les livres de Philippe Sollers est toujours une joie auditive, également : il a le style avec lui, ses phrases courent, elles s'amusent, mais à l'intérieur de leur légèreté elles portent le fer dans la plaie et tatouent la vérité dans le corps du lecteur. La philosophie sollersienne est celle, trop oubliée, d'un certain esprit d'érudition et d'ouverture réunissant et transcendant la poésie, la religion, la philosophie, et la politique, qui a existé dans l'Europe des XVIII^e^ et XVI^e^ siècles, la Grèce et l'Inde de l'Antiquité, ou la Chine de toujours.

D'une certaine façon, et c'est sans doute la raison pour laquelle il suscite un tel agacement, notamment chez ses confrères, c'est comme si Philippe Joyaux était l'écrivain parfait (il remarque que les trois premières lettres de son nom de naissance sont les mêmes que chez Joyce : JOY), l'être aux mille talents et mille facettes, "comme dans un roman" mais en vrai. D'où le titre donné à ce livre.

La seule comparaison, à le lire, à voir ses combats théoriques, les périls de mort dont il a triomphé (maladie, hôpitaux militaires), et comment son écriture en est ressortie toujours plus rapide et poétique, nerveuse, lumineuse, polémique et moqueuse, la seule comparaison qui vient à l'esprit est Voltaire. Sollers est le fils de Voltaire (mais qui est la mère ?). En définitive, pourquoi lire ces Mémoires ? parce qu'elles ont été écrites. Pourquoi ont-elles été écrites ? Pour communiquer aux lecteurs des recettes de vie : comment lire, comment être heureux, comment demeurer au coeur de sa propre vérité.

Octobre 2007

Marc Pautrel